

# Territoires « pieds-noirs », ou de l'Algérie à la France, le pèlerinage à Notre-Dame-du-Salut

MICHÈLE BAUSSANT

EN 1962, un peu plus d'un million de Français chrétiens, juifs et musulmans, quittent l'Algérie pour la France, se séparant de leur terre natale. Français aux origines diverses, ils laissent une terre qui leur semblait ancestrale, où ils avaient vécu une histoire parallèle et différente de celle de la France. Cette histoire, ils ne pouvaient cependant pas la concevoir séparée de celle de l'Algérie, puisque « l'Algérie, c'était la France », mais ils ne la connaissaient qu'à travers les manuels scolaires pour un grand nombre. En Algérie, les chrétiens appartenaient à un groupe « culturel », totalité unifiée au-delà d'une diversité réelle des origines. Ce groupe ne prenait sens que face à un autre groupe confessionnel en entretenant le sentiment d'une certaine différence (Balhoul, 1992). Cette réalité migratoire singulière qu'est l'exode définitif, vécue comme une sorte de mort collective, a donné lieu presque simultanément à l'affirmation d'une composante « pied-noire », terme qui donne aux « rapatriés » d'Algérie, juifs et chrétiens essentiellement, une identité individuelle et collective. Cependant, on relève une certaine difficulté des Français d'Algérie à se concevoir dans l'unité, dans la cohérence d'une appartenance de groupe, envisagé comme un donné, un « toujours déjà là » qui assignerait à l'individu une identité dominante, difficulté

qui préexistait peut-être à l'exil. À ce titre, le pèlerinage à Notre-Dame-du-Salut, qui réunit depuis maintenant trente et un ans quelques dizaines de milliers de « pieds-noirs » le jour de l'Ascension dans un sanctuaire du Mas de Mingue (Gard), paraît une exception. Mise en scène d'une « unité » perdue ou mythique, et (re)trouvée pour un jour, il se présente comme le théâtre d'une épopée presque familiale au sens large, celle d'une Algérie plurielle du *xx<sup>e</sup>* siècle, de ses hommes et de leurs cultures, de leurs religions et de leurs relations. Nous nous proposons ici d'aborder la thématique du passage d'un espace donné à un espace produit, comme lieu qui « aide à vivre » (Augé, 1990), ou plus précisément la thématique de l'enracinement et de la recréation d'un lien social perdu, dans un univers géographique et humain qui s'est effacé, le sanctuaire du Mas de Mingue devenant la métaphore de l'ensemble de l'Algérie (coloniale et antecoloniale) et de son histoire.

## **Le pèlerinage à Notre-Dame-du-Salut**

### *La naissance du pèlerinage à Oran*

En septembre 1849, dix-neuf ans après les débuts de la colonisation française en Algérie, Oran est touché par une épidémie de choléra

qui s'étend rapidement à l'ensemble des villes avoisinantes. Les autorités civiles, militaires et religieuses (catholiques), impuissantes à l'enrayer, auraient alors suivies l'injonction du général Péliissier : « *Faites des processions ! Foutez-moi donc une Vierge là-haut, sur cette montagne !... Elle se chargera de jeter le choléra à la mer !* » (Durrieux, 1983). Début novembre 1849, une procession est organisée sur la colline du Murdjadjo, qui encadre Oran et Mers-el-Kébir, au cours de laquelle une pluie diluvienne se met à tomber, enravant l'épidémie. Une promesse est alors faite d'ériger la statue de la Vierge, Notre-Dame-du-Salut, sur la colline. Le terrain choisi est une pointe de rocher qui domine la mer et le futur sanctuaire est encadré du Bordj-el-Djebel (forteresse espagnole construite en 1577 et dédiée à la Sainte Croix) et du fort Saint-Grégoire. Un sanctuaire musulman domine le fort – un marabout érigé vers 1425 par un disciple de Sidi Abd-El-Kader el Djilani. En 1850, démarre le premier pèlerinage, le jeudi de l'Ascension, qui s'accompagne de la bénédiction de la chapelle nouvellement construite par l'évêque d'Alger, M<sup>gr</sup> Pavy. En 1959, après diverses modifications, cette chapelle est transformée en basilique. Mais les travaux ne seront jamais achevés.

### **La reconstitution du pèlerinage oranais au Mas de Mingue**

En septembre 1963, une cité d'urgence accueille dans les environs de Nîmes les premières familles françaises d'Algérie dans des HLM construites en hâte à cet effet. Ce quartier regroupe très vite une forte proportion de rapatriés (95 %), plus particulièrement originaires de l'Oranie. C'est dans cette cité que naît, à l'initiative de deux laïcs oranais qui fondent une association dans ce but, l'idée de faire venir en France la statue de la Vierge de Notre-Dame-du-Salut. Cette idée est accueillie favorablement par l'évêque en place à Oran, M<sup>gr</sup> Lacaste, et le 10 mai 1965, la statue se retrouve à Nîmes. Le

premier pèlerinage a lieu à l'Ascension en 1966 et draine environ 10 000 personnes, averties par le bouche à oreille. En 1968, la construction du sanctuaire commence, sur une ancienne carrière de calcaire, située à quelque huit cent mètres de la cité HLM, et s'effectue à partir de dons des familles pieds-noires et d'emprunts contractés par les membres de l'association.

Le sanctuaire est situé sur deux parcelles. La première est appelée « partie priante », sur laquelle ont été édifiés un carillon – cloches de Relizane –, une chapelle – qui contient la Vierge et divers objets pieux venant d'Algérie et de la terre de cimetière –, un magasin avec un logement, une salle d'exposition réunissant principalement des statues de Vierges et de Saints des villages d'Algérie, une salle de réunion, un bureau, un autel extérieur offert par l'Amicale des Algériens en France et une grotte. La deuxième partie comporte un réfectoire, une maison du pèlerin, un bloc sanitaire, un monument aux morts et un parking. Le tout représente quelque 1 000 mètres carrés.

### **« On ne quitte jamais l'Algérie pour toujours »... ou quelques données descriptives du pèlerinage**

Dans le contexte de l'Algérie coloniale, les fêtes du calendrier chrétien donnaient lieu aux principales manifestations publiques européennes, limitées aux enceintes des églises ou aux périphéries des villes, aux côtés des fêtes républicaines. La Vierge Marie tenait une place privilégiée au cœur de ces fêtes liturgiques ; et même en dehors de l'Ascension, du mois de Marie ou de l'Assomption, on pouvait monter au sanctuaire pour faire un vœu ou une promesse, « sorte de contrat passé avec le ciel ». En 1949, l'évêque d'Oran, M<sup>gr</sup> Lacaste, organisa pendant six mois « le Grand Retour », et la statue de la Vierge de Notre-Dame-du-Salut fit le tour des villages d'Oranie, dont les habitants n'avaient guère les moyens ou la possibilité de se rendre au pèlerinage annuel de l'Ascension à Oran.

En Algérie, le pèlerinage à Notre-Dame-du-Salut (appelée également Notre Dame de Santa Cruz à cause du fort espagnol du même nom), le jour de l'Ascension, concernait essentiellement les habitants d'Oran, qui allaient dès 4-5 heures du matin en procession spontanée pour assister aux messes du matin. Certains montaient à genoux, d'autres pieds nus, d'autres encore avec des pois chiches (cuits) dans les souliers. Certains s'arrêtaient en cours de route, d'autres montaient et descendaient plusieurs fois dans la journée. Les dévotions terminées, les familles déballaient leur pique-nique : *« C'était très pieux mais c'était aussi la jeunesse et la fiesta pour nous »*.

En France, le pèlerinage à Notre-Dame-du-Salut est, comme certains pieds-noirs se plaisent à le souligner, un des rassemblements qui regroupe le plus de monde en France après Lourdes ou la fête de l'Humanité. La majorité des pèlerins sont originaires d'Oranie, d'Algérie ou d'anciens protectorats nord-africains.

La veille de l'Ascension, une veillée de prière et une procession sont organisées au sanctuaire et le lendemain, dès 3 heures du matin, des cars arrivent de toute la France et le quartier est fermé à toute circulation vers 9 heures.

Le pèlerinage se divise spatialement en trois parties : une partie qui correspond au bas de la cité HLM, où des commerçants proposent des spécialités culinaires nord africaines (y compris pieds-noires) et une animation musicale. Une deuxième zone, délimitée par la présence d'un bar, regroupe principalement un centre culturel, où des stands d'associations pieds-noires apolitiques sont installés, et l'église Notre-Dame-du-Salut, dans laquelle des messes sont dites entre 7 h 30 et 11 h 30. On trouve également un stand d'objets pieux, géré par le sanctuaire et un podium où les pèlerins peuvent lancer des avis de recherche pour retrouver des gens qu'ils ont connus en Algérie. Tout le long des murs, sous les arbres, se dressent des pancartes, indiquant le quartier ou la

ville d'origine des pèlerins, en dessous desquelles vont se regrouper des gens. Au-delà du centre culturel, on entre dans la troisième zone : c'est la montée vers le sanctuaire qui propose des messes toutes les heures, de 7 h 00 à 11 h 00, la possibilité de se confesser à tout moment de la journée et des objets pieux en vente. Dès 6 h 00 du matin, on assiste à un continuel va-et-vient entre le sanctuaire et le bas de la cité et toute la journée les pèlerins défilent le long des rues, dans le sanctuaire, s'exclamant en espagnol ou en « pataouète » au hasard d'une rencontre, ou bien encore tombant, en larmes, dans les bras les uns des autres : *« Ça faisait trente-cinq ans qu'on ne s'était pas revu. Même trente-cinq, quarante ans après on arrive à se retrouver ! Moi, je ne l'avais pas reconnue mais elle, oui, c'est elle qui est venue et elle m'a dit : "Tu serais pas la sœur à G ?" »*. À 14 h 30, une procession avec la Vierge part de l'église de Notre-Dame-du-Salut vers le sanctuaire. Elle comporte trois stations puis c'est la Grand Messe, prononcée par l'évêque de Nîmes, à la fin de laquelle la statue, avant d'être rentrée dans la chapelle, est littéralement dépouillée de toutes les fleurs qui l'habillent. Vers 17 h 00, les premiers cars s'en vont. *« Ça fait du bien et ça fait du mal d'y aller car on se retrouve tous lâ-bas. Mais à la fin de la journée, on sait qu'on est reparti pour un an, on est galvanisé pour un an et tout ce qu'on attend c'est l'Ascension prochaine. Alors on se dit toujours : À l'année prochaine, si dios quiere »*.

En dehors de l'Ascension, le sanctuaire est ouvert tous les jours. La messe y est célébrée tous les dimanches et des pèlerinages par villages d'Oranie y ont lieu entre mars et octobre. Le sanctuaire a été également le cadre de cérémonies œcuméniques.

### Un pèlerinage de la mémoire

Cette brève étude du pèlerinage à Notre-Dame-du-Salut nous amène à nous poser la question du rapport à l'espace d'un groupe exilé, déra-

ciné, dont le départ sans retour possible d'Algérie, et l'abandon des morts sur la terre natale sont encore aujourd'hui, soit plus de trente-cinq ans après, énoncés comme une véritable amputation physique. La métaphore des racines, racines arrachées, coupées, sciées, cassées évoquent, de la même manière que l'emploi constant du couple « Ici [présent - la France] /là-bas [passé - l'Algérie] », la rupture définitive qu'a représenté l'exil, rupture à la fois spatiale et temporelle. Métaphore d'autant plus intéressante que les Français d'Algérie se sont vus affublés à leur arrivée en France du nom de « pieds-noirs », nom aux origines incertaines : « *En Algérie, nous étions Français, même si nous savions que nos parents étaient d'origine espagnole ou italienne. Et quand on est arrivé en France, on est brusquement devenus des Français de seconde zone et en plus on a appris qu'on s'appelaient des pieds-noirs, complètement ridicule ! Il a fallu qu'on vienne en France pour devenir des pieds-noirs !* » « Pieds-noirs » aux racines coupées, pieds-noirs qui se représentent parfois eux-mêmes comme crucifiés sur l'autel de la politique (1).

L'étude du pèlerinage, ou du moins de sa reproduction en France, nous a amenée à nous interroger sur la fonction d'un lieu, dont la « sacralité » joue dans les représentations collectives un rôle d'ancrage, de racines, et qui, à la suite d'une rupture, peut se transposer dans un ailleurs, la France, vécue comme hostile. Pour Monsieur U. (2) notamment, « *on est mal ici, on a mal été accueillis, on nous traitait de tout et aujourd'hui encore. Il n'y a pas ici cette chaleur qu'on avait là-bas. On nous aime pas* ». Ici, l'on peut se demander si le lieu a en soi une importance ou s'il n'est que le support de cette transposition, qui le temps d'un jour, permet aux

catholiques oranais de se retrouver à Oran tout en étant au Mas de Mingue : « *Moi, j'y vais tous les ans. Je ne manque jamais une Ascension là-bas. Quand je vais pas en car, je vais en train avec ma femme. Mais une fois arrivés, on va chacun de notre côté, parce qu'elle et moi, on n'est pas du même village. Moi je suis d'Aïn Temouchent, elle, elle est d'Oran. Alors moi quand j'arrive, je vais dans mon village et elle va dans son quartier. On se retrouve que le soir... Ce jour-là j'ai l'impression d'être en Algérie, d'être là-bas.* »

Ainsi le pèlerinage à Notre-Dame-du-Salut apparaît comme un « fait condensateur », présentant un mélange bigarré d'éléments culturels, religieux et non religieux, parfois contradictoire : à la dimension religieuse du pèlerinage s'ajoutent d'autres dimensions socioculturelles qui paraissent former un tout, peut-être spécifiquement « pied-noir ». Il est le cadre d'une sociabilité généralisée et semble offrir des moyens d'identification symbolique d'une unité sociale définie notamment par le territoire perdu. Il paraît constituer un temps et un espace culturel de récupération des valeurs et d'un lien social perdus. Il nous invite également à nous interroger sur la capacité des individus à remodeler les formes d'un environnement pour maintenir l'essence d'une mémoire collective. Ainsi le pèlerinage peut-il être envisagé sous différents angles d'analyse : il peut être d'une part la base d'une permanence territoriale, et d'une visibilité de la « communauté » en France tout en restant un lieu de l'entre-soi et une occasion rituelle pour la reproduction et la transmission d'une « identité » reconstruite : « *... Mon père me parle de l'Algérie depuis mon enfance. Alors quand je vais [au pèlerinage]..., je m'imagine ce que c'était... je vois mes parents heureux. Je discute avec mes copains juifs et chrétiens. Tout paraît simple...* ». La projection du pèlerinage d'Oran en France permet à la fois de constituer un repère territorial collectif (fonction qu'une maison individuelle ne semble pouvoir remplir) et pérenne,

1. Voir à ce sujet certains dessins que l'on trouve dans la presse pied-noire, représentant deux pieds-noirs crucifiés sur une croix de Lorraine.

2. 65 ans, cadre à la retraite, né à Oran, résidant à Nice.

puisque le sanctuaire existe toujours à Oran. La reproduction du site, l'authenticité des objets ramenés d'Algérie, leur fonction iconique et symbolique nous renvoie à la fonction du lieu construit (Bromberger, Ravis-Giordani, 1974 ; Micoud, 1991), comme unité d'espace et de temps « invariable », permettant d'assurer une continuité entre l'ici présent et l'ailleurs temporel.

Le pèlerinage à cette Vierge d'Oranie, véritable « *petit bout de notre terre là-bas* », nous renseigne sur la conception de l'espace de ce groupe exterritorialisé : un espace « liminal », un espace de marge, un seuil, décrit comme un pont, incarné par la figure de la Vierge, comblant le vide entre « le ciel et la terre », les hommes et Dieu, l'Algérie et la France, les morts et les vivants, le passé et le présent, soi et les autres ; un pont, qui s'est établi au Mas de Mingue, mais « *qui aurait pu être n'importe où ailleurs, c'est le hasard* », et sur lequel les « rapatriés » d'Algérie disent se situer, eux qui se disent sans terre, entre l'Algérie d'autrefois et la France d'aujourd'hui.

« *Je viens d'une terre qui n'existe plus, je viens d'un paradis perdu* » nous dit le chanteur (3). Et c'est peut-être aussi ce qui s'énonce à travers le pèlerinage à Notre-Dame-du-Salut sur une

communauté qui est née d'une terre qui n'existe plus et qui met en scène son existence, son « identité » à travers un lieu qui est en lui-même un « non lieu ».

#### BIBLIOGRAPHIE

- Augé (M.), 1990. « Le paganisme aujourd'hui. Hauts Lieux, une quête de racines, de sacré, de symboles ». *Autrement* n° 115.
- Balhoulé (J.), 1992. *La maison de mémoire, ethnologie d'une demeure judéo-arabe en Algérie (1937-1961)*. Éditions Métailié, Paris.
- Bromberger (Ch.), Ravis-Giordani (G.), 1974. « Espace donné, espace produit : esquisse d'une approche ethnologique du concept d'espace ». In *Pratiques et représentations de l'espace dans les communautés méditerranéennes*. CNRS, Paris.
- Durrieux (S.), 1983. *Oran c'était d'abord Santa Cruz*. Éditions Impress'sud, Nice.
- Micoud (A.) (ed.), 1991. *Des hauts lieux, la construction sociale de l'exemplarité*. CNRS, Lyon.

---

3. J.P. Meffret.

